

Claire PANIER-ALIX

La Chronique Insulaire, 2

## **Les Grands Ailés**

Paru en 2001 aux éd. Nestiveqnen sous le titre « *L'Echiquier d'Einär* »  
La version actuelle a entièrement été remaniée par l'auteur © 2019

Du même auteur :

LA CHRONIQUE INSULAIRE

1- *Sang d'Irab* (les origines)

2- *Les Grands Aîlés*

3- *La Clef des Mondes*

4- *Le Roi Repenti*

*Les Songes de Tulà*, éd. Mango, coll. Les Royaumes Perdus  
Réédité en 2018 sous le titre « *Quetzalcoatl* »

ESSAIS :

Les Dragons, éd. Ikor, coll. C'est si simple (2018)

Dragons : Petite introduction à la draconologie (2019)

Legendarium (articles sur les univers arthuriens et sur Tolkien, 2019)

illustration de couverture : *La Boule de Cristal*, John William Waterhouse, 1902 (coll. Privée)

© 2019 Claire PANIER-ALIX pour Bookelis

Copyright © 2019 Claire PANIER-ALIX

All rights reserved.

## PROLOGUE

Il y a de grands secrets dans l'univers, et celui de son origine en est un.

Tout le monde y va de son hypothèse. Quelques-uns prétendent savoir, et argumentent avec hauteur en se servant des mythes qui bâtirent leur religion et leur civilisation.

Pourtant, il n'en est rien car le monde n'existe que par la façon dont on le perçoit. Dont on le rêve, ou dont on se rappelle l'avoir traversé. Le monde est un reflet de ce qui fut.

Je n'espère pas être compris de vous. J'ai une histoire à raconter, qui ne vaut que par la mémoire que j'en ai gardée. Or, je ne vis ni dans votre monde, ni par les lois qui le régissent. Je n'existe pas, de la façon dont vous le concevez, tout comme à mon échelle, vous n'avez guère de réalité à opposer à la mienne.

Mon nom est Einär.

Je suis de cette race que vous qualifiez de " divine ". Je ne suis pas un dieu, en fait, bien qu'à votre échelle je n'aie pas d'âge et que je sois immortel. Je suis différent de vous, d'une autre essence, d'un autre temps. Mes semblables et moi sommes ceux qui vous ont précédés, et qui, sans doute, poursuivront leur ennuyeuse existence après que le dernier d'entre vous aura disparu. À vos yeux, certes, je suis donc un dieu, mais vous auriez tort de m'assimiler à ces divinités élémentaires, naturelles, qui expliquent votre monde, visible et invisible, et vous permettent de donner du sens à votre existence. Je n'ai rien à voir avec cela. Je n'ai rien à voir avec la Nature, la Terre Mère, le Ciel ou le Royaume des Morts.

Je suis Einär, et mon unique pouvoir, ma toute-puissance, réside dans le rêve.

Je rêve. Je tisse le cours du temps à ma guise. Je raconte et découvre à la fois l'histoire de ce qui vit, et de ce qui meurt.

Cette faculté n'a pas toujours été mienne. Je la dois sans doute à cette interminable éternité que je traîne derrière moi, et qui me devance. Comme tout ce qui est, je subis l'évolution, et je me suis adapté à l'ennui qui détruit un à un mes congénères en les plongeant dans une léthargie sans fin. Dans l'oubli.

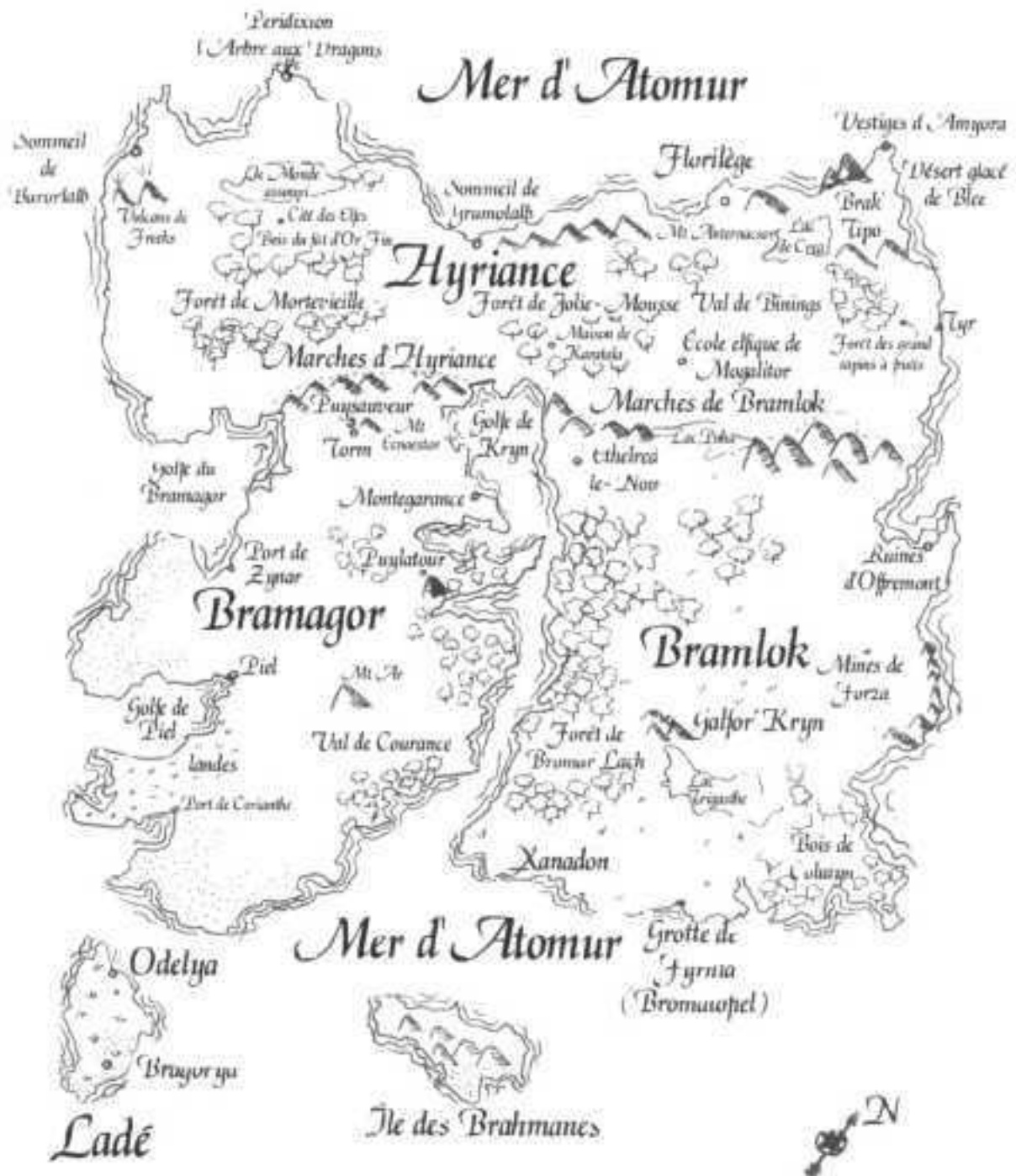
Je rêve, et l'histoire qui suit est le fruit de ma création. Mes rêves font votre réalité, et me permettent d'y participer. De goûter de nouveau à la vie.

Celle des êtres qui m'ont servi à tisser ma propre trame, et permit l'avènement d'un multivers qui n'obéira désormais qu'à mes règles.

Dorénavant, je vis dans et par la mémoire du grand dragon opalin, Bromatofiel. Là-bas réside l'essence de tous les mondes, et de ceux qui ont été élus par la conscience sacrée de Bromatofiel ou de ses congénères. Les dieux eux-mêmes sont bien peu de chose à côté des dragons, car ils ne les ont pas créés. Les dragons m'ont aidé dans ma tâche, avec indulgence et sagesse. Ils savent que je n'existe pas vraiment, et que mes rêves ne sont que ce qu'ils sont, des créations mentales. Je sais que Bromatofiel en rit, parfois, comme il rit de moi, sans méchanceté. Simplement parce que je ne suis qu'un enfant, à côté de lui et de sa phénoménale mémoire où nous demeurons tous, êtres éternels comme simples mortels...

D'ici, depuis cette dimension mouvante peuplée des souvenirs du monde, tout semble si étrangement dénué d'importance qu'il m'est difficile de commencer mon récit. Le temps et l'espace me sont étrangers, mais je les devine élastiques et sans fin. J'ai eu tant de mal à comprendre leur essence. Pourtant je ne sais déjà plus très bien ce que signifie naître et mourir pour vous. Cependant, grâce au dragon, je sais qu'il y a une infinité d'espaces, de dimensions, de réalités, et que toutes s'interpénètrent et interfèrent entre elles au gré des dieux et au gré du temps qui passe, malgré tout.

Mais je sais aussi que rien, pas même cela, ne peut rivaliser avec la complexité humaine confrontée aux plans divins. Je l'ai rêvé et mis en scène pour ceux d'entre vous, Mortels, qui voudront bien se souvenir de moi, et m'adorer encore un peu.



# Île Modar' Lach



LIVRE PREMIER

L'ÉCHIQUIER D'EINÄR

PREMIÈRE PARTIE

LE RÊVE D'IRAH

*où Einär met ses pions en place*

## CHAPITRE 1

*47ème année du Cycle Humain, Calendrier de Nopalep'am Brode  
1ère année de la Chronique Insulaire :  
Temps Arbitraire d'Einär*

*De l'autre côté du miroir...*

Corkrom-à-la-Robe-Noire se cabra et jeta son cavalier à terre. Duncan roula sur le sentier rendu boueux par la fin de l'hiver avant d'être brutalement arrêté dans sa chute par les racines d'un vieil orme.

Le vieux roi voulait garder les yeux ouverts, pour profiter une dernière fois d'Irah. La danse des cimes enneigées des grands arbres au-dessus de lui le fit sourire. Il se sentait bien, enfin soulagé de cette faiblesse lancinante rongant sa fierté depuis que la vieillesse l'avait rattrapé. Son corps ne le faisait plus souffrir, ni son âme ni son vieux rêve inachevé. Un sentiment de béatitude le pénétrait. Finir comme il l'avait voulu, en accord avec ses codes, avec l'idée qu'il se faisait de lui-même. Envers et contre tout.

Il resta là longtemps, immobile, les membres en croix, laissant l'engourdissement s'emparer de lui, de son esprit, de sa mémoire, puis il ferma les yeux, certain de mourir enfin.

Lorsque le doute s'insinua en lui la première fois, il le refusa. Mais le doute revint, puisque les heures passaient et qu'il ne mourait pas. Près de lui, les sabots de son compagnon de route piétinaient la boue et la pierraille. Le grand cheval noir vint lui pousser la joue de ses naseaux.

Duncan d'Irah remua sa jambe droite, ses bras, son autre jambe. C'était étrange. Il se sentait différent, non seulement loin de l'état moribond qui aurait dû être le sien, mais surtout à cent lieues de celui qu'il connaissait depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis que la vieillesse avait pris le pas sur sa légende.

Le roi-chevalier retrouvait des sensations qu'il n'avait plus connues depuis des années. Il pouvait bouger ses membres avec aisance bien qu'il fût encore revêtu de la lourde armure d'apparat censée l'accompagner dans la mort.

Alors qu'il n'avait pas été capable de quitter son lit seul, quelques heures auparavant...

Alors qu'il avait dû demander l'aide des deux hommes qui avaient été les fils qu'il n'avait jamais eus, pour lacer l'armure mortuaire et enfourcher une dernière fois son cheval.

Il ferma les yeux, les rouvrit, et se dit qu'il devait être mort, ou que le froid avait engourdi ses esprits dans une rêverie sans fin. Pourtant, tout semblait bien réel, la fougue dans ses veines, la volonté d'agir. L'envie de vivre revenait, et avec elle celle de lutter de nouveau dans la bravoure et l'honneur.

Il roula sur le flanc, et se releva. Bien campé sur ses jambes, il ôta ses gantelets de métal et contempla ses mains. La stupéfaction se doubla d'une exaltation juvénile, et il ne put s'empêcher de rire. Réalité ou rêve ultime, résurrection ou vie après la mort, il s'en fichait. Il était jeune, il était fort. La volonté de vivre résonnait de nouveau en lui, avec celle de poursuivre sa route, de se conformer à ses valeurs, aux codes de la chevalerie d'Irah.

Autour de lui, la forêt frissonnait dans la lumière pâle et douce d'une fin d'après-midi hivernale. Il flatta l'encolure de Corkrom, richement harnaché pour l'occasion. Les derniers mois lui semblaient lointains, comme sa volonté, sa certitude de mourir ce soir. Il caressa en souriant le harnais paré de pierres précieuses, et se heurta au souvenir de son épouse, la reine déchuée de Nicée. Ils avaient vécu une longue route ensemble, parsemée d'embûche, et Maryanor était à présent une vieille femme qu'il aimait, certes, mais qui était bien loin de l'adolescente de leurs premières étreintes. Il fronça les sourcils. Pouvait-il espérer qu'elle ait rajeuni, elle aussi ? Et sinon, avait-il le droit de se présenter à elle, à tous ceux qu'il aimait et qui devaient être en train de le pleurer dans son château d'Irah ?

Ou de s'entre-déchirer pour s'emparer de ce qu'il laissait derrière lui.

Son cœur se pinça. Il regarda ses mains, les porta à son visage, et sentit sa peau raffermie, ses traits lissés, les marques qui racontaient la longue existence qui avait été la sienne, évanouies. Pourtant, sa mémoire était la même, intacte, pleine encore de tout ce qu'il avait vécu de luttés, de gloire, de drames et de joies.

La longue déchéance de son corps, victime de l'âge, et ce dernier hiver où la maladie l'avait terrassé au point qu'il avait voulu devancer la mort afin de ne pas s'éteindre dans l'indignité de sa couche de vieillard, laissaient encore leur empreinte douloureuse et amère. Sa nature généreuse l'encourageait à chercher en lui tout ce qui avait été bon : la plénitude paisible de son royaume, Irah, les étreintes de sa femme, Maryanor, et ses espoirs fous à la naissance de son petit-fils Akhéris. Cette descendance qui aurait dû assurer l'avenir de ce qu'il avait toujours défendu, et son père avant lui, au lieu d'immerger Irah dans un bain de sang et de honte. Il fronça les sourcils à cette pensée. Ce n'était pas là un souvenir mais une information nouvelle, concernant des événements survenus après.

Après sa mort...

Duncan d'Irah enfourcha son cheval et décida de rentrer au château. Il fallait qu'il sache.

Mais il ne reconnut pas la route.

Il réalisa que la forêt elle-même n'était pas celle de son domaine. Elle résonnait différemment, mais ce sentiment restait confus. Il ralentit l'allure, et plongea du regard dans les entrelacs compliqués de verdure et de ténèbres. Son écoute se concentra, et il nota des hululements inconnus, des bruissements, des cris d'oiseaux qu'il n'avait jamais entendus en Irah, ni même dans le reste de l'Île-Continent qu'il avait pourtant sillonné en tous sens durant la grande guerre de Kurstanie contre l'empire des trolls lycanthropes. Lorsqu'il déboucha sur la rive d'une vaste étendue d'eau sombre qui n'était pas le lac d'Irah, Duncan ne put douter davantage, et plongea dans la plus grande perplexité.

Où qu'il fût, il ne se trouvait pas sur l'Île-Continent.

Duncan se pencha sur l'encolure de son cheval et dévisagea son reflet dans ces eaux inconnues. Il déglutit en retrouvant son visage d'autrefois, avec cette longue crinière brune qui avait blanchi avant qu'il n'ait trente ans, faible tribut payé aux tourments de la guerre.

Un mouvement furtif derrière lui le fit se retourner sur sa selle. Il scruta le couvert des arbres qu'il venait de quitter. Il n'y avait que la forêt, profonde, engloutissant le chemin dans des ténèbres qu'il doutait pourtant avoir traversées. Des cris d'oiseaux répondirent à ses regards, et il se dit que ses sens, déjà troublés, le rendaient paranoïaque. Il se tourna de nouveau vers le lac, et chercha à en distinguer la rive opposée. Une odeur désagréable montait des eaux, un léger ressac ramenant sans cesse sur la berge des relents de mort. Il frissonna, mal à l'aise. Il avait l'impression qu'on l'épiait. La sensation qu'une menace lourde et inhabituelle planait sur ces lieux déjà chargés du mystère de son arrivée. De sa résurrection.

Le roi d'Irah chevaucha longuement sans rencontrer âme qui vive. Seul avec ses pensées, il chercha refuge dans ses souvenirs, mais sa mémoire lui jouait des tours. Il était tourmenté par ces informations qui venaient s'y greffer, connaissances de faits survenus après son départ. Il fuyait cette mémoire ultime, globale, qui venait d'avaloir la sienne pour l'intégrer à quelque chose d'infiniment vaste et dont il ne voulait rien savoir. Était-ce cela, la mort ? Une chevauchée solitaire sur des terres inconnues, la tête pleine de tout ce qui était arrivé aux siens depuis qu'on les avait quittés, de tout ce qui était advenu du monde avant et après son départ ? Pour Duncan, qui avait toujours agi en terme de devoir, cela se résumait à une impuissance éternelle, effaçant sa longue existence, sa soi-disant gloire pour ne laisser que des actes manqués, une infinie palette d'erreurs ayant précipité ceux qu'il aimait dans le malheur. Sa droiture l'avait aveuglé de son vivant, et le voici condamné à une clairvoyance aussi vaine que douloureuse.

La forêt laissa la place à un valon puis à une immense étendue plane recouverte de hautes herbes. Il talonna Corkrom pour se griser, et personne ne répondit à son cri de rage. Les joues et la gorge en feu, il en vain à insulter les dieux. Sa mère, Meroë, avait été prêtresse sur les îles du



Levant, avant d'être enlevée par son père, le Lion Harald. Il n'avait plus pensé à elle depuis des lustres. Quelle divinité servait-elle ? Il ne s'en souvenait plus. Il avait grandi en Irah, ou seule la Loi comptait. Pourtant, à présent, il lui sembla que c'était important. Il n'était pas homme à se laisser gagner par la mélancolie. Il avait toujours eu besoin de donner du sens à sa vie, pourquoi n'en irait-il pas de même pour sa mort ?

Une fois parvenu sur le bord extrême d'une falaise qui lui parut être le bord du monde, Duncan d'Irah tira sur les rênes. Devant lui s'étirait la mer d'Atomur. À sa vue, à son parfum qu'il reconnaissait entre tous, il sourit. Son cœur bondissait dans sa poitrine, et il se rappelait sa qualité d'homme. C'était comme s'il sentait son sang battre dans ses veines, charriant son courage, son histoire, ce passé qu'il croyait parfois n'être qu'une histoire racontée par quelque troubadour à une belle alanguie. La geste d'un autre. Il souriait, car il savait que ces eaux hurlantes, aux tons sombres et remués qui lui chantaient tour à tour le jade et l'ocre, léchaient quelque part les plages d'Irah, celles de Nicée et celles d'Orkaz, qui avaient vu son existence s'étirer dans la gloire.

Il savait qu'Atomur l'avait accompagné en cette terre étrangère pour lui donner la certitude qu'il était bien de nouveau en vie, qu'il était bien toujours le même, et que ce qu'il vivait aujourd'hui était réel, et non la rêverie éternelle de ses os couchés dans son tombeau. Il ferma les yeux, tandis que Corkrom-à-la-Robe-Noire secouait sa crinière. La brave bête aussi reconnaissait le parfum d'Atomur. Duncan mit pied à terre et s'étira. Le vent lui fouettait le visage, et sa cape tournait autour de son corps comme son étendard au-dessus de son armée, autrefois.

À cette pensée, son regard se fit rêveur. Corkrom effleura son cou des naseaux, et il enroula son bras autour de la grosse tête familière.

— Ah ! Corkrom... Toi aussi tu regrettes notre rivage, n'est-ce pas... J'ignore toujours pourquoi les dieux ont décidé de nous ramener des limbes sur cette terre, mais je commence à croire que nous pourrions de nouveau fouler l'Île-Continent... Regarde cette mer houleuse. Écoute comme elle se jette sur les rochers. Elle m'appelle, non ? Le sable qui la rend grise vient peut-être d'Irah ou bien de Nicée ! Peut-être que ma reine l'a foulé, peut-être que les vents en ont porté des grains dans ses cheveux... Est-elle seulement en vie ?

Bien entendu, l'animal ne répondit pas, mais pour le seigneur-roi d'Irah, sa seule présence à ses côtés suffisait à le reconforter. Chevalier sans quête, sans compagnons d'arme, sans belle. Chevalier sans roi, sans patrie. Chevalier mort, loin de son tombeau, sans épitaphe. Chevalier sans existence, tiré des limbes par des êtres qui se disaient des dieux, et dont il ne connaissait ni les desseins véritables, ni les intérêts.

Qu'avait-il à faire dans leurs combats, dans leur monde ? Ils n'étaient même pas ses dieux, lui qui avait connu l'Homme-Dieu d'Orkaz, le dieu-fait-homme du peuple du désert sacré. Lui qui avait été son ami, son rival, son frère et son vassal... Son cœur était seul à présent, et il se raccrochait à ses souvenirs comme il le faisait jadis à ses rêves et à ses idéaux.

Il dévala la falaise par un chemin escarpé rendu glissant par le crachin, et se retrouva sur la plage jonchée de débris d'arbres et de coquillages, d'algues et de poissons morts. L'horizon était difficile à délimiter, tant le ciel était gris et menaçant. Duncan plissait les yeux pour distinguer une terre, un rivage, et il faisait tellement d'efforts que son imagination répondit à ses appels en l'abreuvant des illusions et des mirages qui feraient de sa nouvelle existence un enfer.

Finalement, épuisé, il résolut de s'asseoir afin de faire du feu. Ses sens se mirent en alerte, et un sentiment de panique, familier, lui assura qu'une nouvelle aventure était sur le point de commencer. Il l'appelait de toute son âme.

Effectivement, quelques minutes passèrent puis l'orage éclata. La mer s'embrasait à chaque éclair, et des ombres se dessinaient sur le ciel empourpré. Quelque chose d'énorme se profila, mieux dessiné que le reste. Il y avait des ailes puissantes qui battaient la pluie au rythme régulier d'un cœur inhumain dont l'écho cadencait le tonnerre. Duncan n'était pas effrayé. C'était autre chose qui le poussait à contempler le déchaînement des éléments dans un calme anormal, comme détaché de ce qui pouvait arriver. Fasciné et placide, il regarda la créature voler vers lui au-dessus d'Atomur, et sa main tisonnait le feu avec son épée, faisant jaillir des gerbes d'étincelles dans la

nuit détrempee. La fumée le faisait pleurer mais il n'en tenait pas compte. La chose plana encore quelques instants au-dessus de lui, effectuant de larges cercles, puis elle vint se poser à quelques mètres de lui. A peine avait-il croisé son regard que Duncan d'Irah l'avait identifiée. La voix de sa mère, Meroë, ressurgissait en lui, venant de sa lointaine petite enfance. Elle lui en parlait en cachette du roi Harald et de ses précepteurs, afin qu'il connût ses origines levantines, ces îles sacrées et évanescences qui gardaient les portes des dieux, au large d'Atomur.

Corkrom s'agita, battant le sable du sabot et hennissant de terreur.

— Ça va aller, mon beau, le rassura son maître en fixant du regard la bête fabuleuse qui rangeait soigneusement ses ailes sur son dos aux écailles couleur de lune. Que me voulez-vous, dieu Einär ?

La chose avait l'apparence d'un cygne deux fois plus grand qu'un cheval, mais sa tête était chevaline, avec une crête brillante comme le diamant. Ses yeux avaient autant de facettes qu'il y a d'étoiles au firmament lorsque le ciel est dégagé, et chacune d'elles reflétait le visage d'Einär. Ses pattes avaient des ergots de la même matière que la crête et la crinière dorsale, et sa queue serpentait sur quatre bons mètres, achevée par une pointe écarlate. Tout son corps était recouvert d'écailles de lumière.

— Et je vous en remercie, seigneur Duncan... Je vous trouve de bien triste humeur, et mon cœur se serre parce que vous avez une place centrale dans l'histoire que je tisse, et comme tous mes héros, vous m'êtes cher...

— Si je suis triste, divin Einär, c'est que je suis un homme. Vous m'avez tiré du tombeau au sein duquel je pouvais goûter au repos légitime après une vie bien remplie. À présent, cette vie, je regrette de ne pouvoir la poursuivre, car ceux que j'aime sont là-bas. Ou ne sont plus. Votre cadeau n'était pas une récompense, mais une damnation. Je n'ai pas mérité cela.

— L'existence ne peut se résumer à ce qu'elle a laissé derrière elle, Duncan d'Irah. Je suis immortel, et l'éternité que j'ai vécu m'est amère lorsque je me laisse aller à y penser. Celle qui s'ouvre devant moi sera faite de peines, de frustrations, de défaites et de victoires. Peut-être que mes joies seront bien petites en regard de mes peines passées, mais peut-être qu'elles me les feront oublier... Vous avez gagné votre immortalité, et vous apprendrez à vivre avec elle.

— Qu'attendez-vous de moi, Einär... ? Vous n'êtes pas venu pour me reconforter, alors dites-moi clairement ce que vous voulez et ce que je fais là.

— Bien. Mais vous ne devriez pas me tenir pour votre ennemi, Duncan. L'univers est régi par des lois pour lesquelles la mesquinerie et l'égoïsme que vous me prêtez n'existent pas. Ou si peu...

Einär se tourna vers la mer, et l'une de ses ailes se tendit vers elle.

— Vous avez reconnu Atomur, je crois... Je sais ce que cela évoque pour vous. Atomur baigne de ses flots remués bien des côtes. Elle en a façonné elle-même les contours au fil des éons qui ont bâti ce monde, et ce sont un peu ses enfants. Toutes ces îles qui la parsèment sont autant de mondes régis par nos lois. Vous qui y vivez, vous nous ignorez car nous le voulons bien. Mais parfois, nous y sommes plus présents qu'ailleurs, et votre existence rend la nôtre difficile. Me croiriez-vous si je vous disais que certains d'entre vous ont été suffisamment téméraires et audacieux pour parvenir à nous évincer de nos terres ? Pour endormir certains des nôtres dans un oubli éternel ? Les combinaisons de cohabitation entre les humains et les dieux sont infinies, et s'il y a des mondes comme le vôtre où les dieux ont disparu pour laisser la place à leur seule légende, d'autres y sont tout puissants, comme ici à Nogard, ou bien y sont captifs d'un long sommeil, comme sur Modar'Lach.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Duncan un peu brusquement, quoique fasciné par ce qu'il apprenait de la réalité du monde.

— Les noms que je viens d'évoquer vous rappellent-ils quelque chose, seigneur-roi d'Irah ?

— Je dois dire que non... Mais j'ai appris à ne pas craindre ce que j'ignorais.

— Comme les humains, les créatures que vous qualifiez de divinités sont issues d'une seule et même étincelle. Chacun d'entre nous existe depuis des temps immémoriaux, et le monde dans

lequel vous évoluez est né de nos rêves. Ou de nos cauchemars. Le temps est long lorsque nul terme n'est à espérer, vous apprendrez à le comprendre et à exister avec cette évidence, roi d'Irah, lorsque vous vous serez débarrassé de vos dernières contingences humaines... Déchargé des chaînes du temps et de la matière, vous serez libre, enfin, d'accomplir votre destin.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Je sais que tout ceci est nouveau pour vous dont le monde ignore dieux et magie. Nous ne mourrons jamais, Duncan. Parfois, nous dormons, et je sais que certains de mes frères sont parvenus à s'oublier eux-mêmes, laissant leurs pensées divaguer et se confondre avec la nature créatrice. Il se trouve aussi que de nos amours sont nées toutes sortes de créatures hybrides...

— Je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans, Einär. Et si je décidais de quitter votre île pour retourner sur la mienne, puisqu'elles sont baignées par les mêmes eaux ? Que feriez-vous pour m'en empêcher, Einär ? Retourner au tombeau ne me fait pas peur, vous le savez ! Et je doute que vous puissiez me convaincre de me lancer dans quelque extravagante aventure ! Vous êtes un dieu, vous n'avez qu'à résoudre vos problèmes vous-même ! Je ne suis pas de taille à affronter la réalité dont vous me parlez. Quitter une existence bien remplie pour mourir et dormir, c'est tout ce que je demandais. Seule la vieillesse me soulageait du regret de devoir quitter ceux que j'aimais. Vous me rendez la vie et la jeunesse, mais pour vous servir de moi... Rien ne me raccroche à votre cause, Einär, et sauver votre monde ne vaut pas sauver mon honneur ou les miens, à moins que vous m'accordiez une chance de retourner en arrière, ce dont je doute.

— Bien sûr. Je m'attendais à votre réaction, seigneur d'Irah. C'est même pour cela que je vous ai choisi. Vous vous raccrochez à ce que vous avez laissé derrière vous, et je vous propose de réaliser votre rêve le plus fou en contribuant au mien ! Vous désirez tant que cela retourner chez vous ? Eh bien allez-y. C'est très simple. Vous n'avez qu'à y penser très fort. Mais je vous demande de me choisir comme l'alternative à l'oubli éternel si vous en revenez, car votre âme est de celles qui veulent servir des causes, plutôt que de se servir elles-mêmes. D'accord ?

— D'accord.

— Alors grimpez sur mon dos, seigneur-roi, et allons voir ce qu'il advient de votre terre et de votre sang !

Et Duncan, affligé, eut confirmation de tous les funestes événements qui avaient suivi sa mort, et la part qu'il avait eue sans s'en rendre compte dans la tragique destinée de son petit-fils Akhéris, ignorant qu'empêtré dans les filets divins, celui-ci était depuis toujours l'une des pièces maîtresses de l'Échiquier Insulaire. Sa vie cahotique appartenait à la monstrueuse partie mentale qui se jouait entre Einär et la déesse chtonienne Belthem.

Le roi d'Irah comprit qu'il ne servirait à rien, idole de pierre sur un catafalque dans une crypte. Sa vie, malgré ses hauts faits et sa bonne volonté, n'avait été qu'une succession de défaites et de gloires illusives. Ici, peut-être pourrait-il se racheter ?

Lorsqu'il l'eut convaincu, le dieu Einär de Sehcif se retira dans sa citadelle et partit d'un grand éclat de rire. Près de lui, l'Elfe Jehor fit chanter sa harpe pour illustrer les plans divins qui s'inscrivaient en lettres flamboyantes sur le grand livre de son maître. Lorsque toutes les pièces seraient en place sur l'échiquier d'Einär, la partie pourrait commencer qui ne s'achèverait qu'une fois l'essence divine parfaitement restaurée par la combinaison complexe qu'il avait élaborée.

## CHAPITRE 2

*Échappant momentanément à l'attention créative d'Einär, Illwë roula au sol avec sa cage qui se brisa lorsque le souffle du dieu soupirant dans son sommeil l'arracha du crochet où elle était suspendue. Illwë était l'une des émanations de la déesse Belthem, une créature d'aspect fragile mais dotée d'un talent exceptionnel dans l'art de corrompre les rêves du dieu-créateur. Il l'avait enfermée là pour l'empêcher de parcourir ses mondes mentaux en y semant d'autres graines que les siennes, et puis il l'avait oubliée.*

*Épouvantée par sa propre audace, la petite silhouette se cacha derrière un autel de pierre au pied duquel fumait un brasero. A travers les fumerolles rougeoyantes, elle devina les contours d'une porte immatérielle signalant que la pensée créatrice d'Einär était activée. Un souffle glacial s'en échappait, mais elle avait moins peur de cette odeur de tombeau que de la terrible clarté jetée sur les lieux par la divinité. Sans un regard pour le dieu somnolant, Illwë se laissa avaler par le cercle mouvant ouvert sur la dalle gravée, et passa dans un autre plan, sans se rendre compte que le Rêveur la suivait de son iris de chat sous ses paupières mi-closes, souriant...*

*(île de Ladé, Bragorya)*

*2ème année de la Chronique Insulaire,  
Temps Arbitraire des Dieux*

*59ème année du Cycle Humain, Calendrier de Nopalep'am Brode*

L'atmosphère de la crypte pesait de relents de pourriture, de moisissure et de fer rouillé. Drapé d'un long manteau sombre, un homme au visage émacié caressait du bout des doigts le bas-relief de pierre qui courait le long de la tombe. Le gisant dont le noble visage était figé dans la dignité d'une jeunesse stylisée, reposait dans son armure baroque, ses poings de pierre serrant sur sa poitrine le pommeau d'une épée à deux mains.

L'homme soupira en frappant à plusieurs reprises son front contre la pierre gravée. La lampe à huile qu'il avait amenée avec lui et qu'il avait posée sur la tombe faisait danser des ombres sur le visage de granit, semblant lui rendre la vie que le temps lui avait ravie. La petite flamme vacillante chauffait les joues du pèlerin, mouillées par ses larmes silencieuses, allongeant les formes ténébreuses du catafalque dans le clair-obscur de la crypte. Tapie dans un coin, une minuscule silhouette attendait. À peine plus haute que le poing, elle observait la scène en frissonnant.

Les larmes de rage et de frustration d'un roi condamné par l'inconséquence de son père à ne jamais pouvoir fouler un autre sol que celui sur lequel il était né, et qui se limitait au misérable petit caillou aride qu'était l'île de Ladé, étaient pathétiques.

*« Ci-gît le roi Natyl IV, glorieux conquérant de la terre de Bramagor, arrachée au Royaume d'Hyriance, connue comme la Griffes des Mages en l'an treize de son règne »,* disait l'épithaphe gravée sur l'un des flancs du tombeau.

Les lèvres du roi Laode, fils de Natyl, se retroussèrent de dépit alors qu'il se relevait. Son mouvement brassa l'air confiné de la crypte et la lumière intimiste de la lampe dessina une moue de dégoût sur les traits figés de son père. L'histoire, si elle devait se contenter de ce message de pierre, croirait à jamais que Natyl était un roi victorieux, et qu'il avait ravi à Hyriance son bras occidental. Mais la terrible réalité était tellement différente que cet hommage qu'on avait cru rendre au roi en omettant la fin de l'histoire n'était finalement, aux yeux de son successeur, qu'un rappel humiliant de leur honte.

Laode ramassa la lampe et quitta la crypte. Alors qu'il laissait ses serviteurs refermer la petite porte de métal clouté derrière lui, replongeant le gisant de son père dans l'immobilité des ténèbres, il ravala sa rage d'être le maître d'un royaume qu'il ne pouvait pas fouler. Illwë resta un moment seule dans l'obscurité, épiait le silence humide et sinistre des lieux, avant de se décider.

Les galeries secrètes qu'elle arpentait depuis une éternité valaient mieux que ce tombeau et cet homme aux noirs desseins. Le trou d'ombre liquide chuinta lorsqu'elle s'y glissa, se refermant sur ses formes délicates.

Les terres du roi Laode de Ladé étaient vastes, et son armée nombreuse, mais la malédiction lancée sur les épaules de son père par le mage Coppenor alors qu'il rôtiissait sur le bûcher, pesait effectivement toujours sur les siennes, si bien qu'à chacune de ses tentatives de quitter l'île, il avait été saisi d'étouffements et de saignements si importants qu'il avait dû y renoncer.

Le ressentiment et la frustration qu'il en éprouvait devenaient chaque jour plus insupportables, et la nouvelle qu'on venait de lui apporter les rendait cette fois tout simplement intolérables.

La garde royale se déploya dans la salle enfumée. Lorsqu'il fit son entrée, les courtisans touchèrent les dalles du nez, la paume sur le pommeau de leur épée de cérémonie dans une courbette maniérée qui n'éveilla chez leur roi qu'un mépris agacé. Les femmes s'inclinaient en caquetant sur son passage. Serré dans son austère habit de velours noir, le roi Laode marcha à grandes enjambées jusqu'au trône. Dès qu'il fut assis, pianotant nerveusement sur les accoudoirs léonins, un colosse au plastron d'argent ciselé en forme de crâne vint se placer à sa droite.

Conseiller privilégié du roi, Guiderod de La Tour était l'ultime descendant d'une dynastie de sorciers ladiens qui avait jadis beaucoup fait parler d'elle. Il devait son nom à un monument inexpugnable qui était tout ce qui subsistait de la citadelle de ses ancêtres. Personne ne voulait s'approcher d'Odélya, sombre bâtiment polygonal émergeant rarement de la brume, par crainte des formes à demi ébauchées qui erraient derrière le crénelage auréolant la demeure d'un parfum soufré.

Le silence s'imposa de lui-même dans la salle.

— Gens de Ladé ! claqua la voix aigre du roi. Bramagor vient de s'instituer en principauté, et renie l'allégeance dont elle nous a prêté serment, et qu'elle nous doit, à nous son roi ! Bramagor, le comte Tzvetan à sa tête, a trahi la confiance que nous lui fîmes en lui confiant la gérance de cette terre glorieusement conquise par notre père Natyl IV !

La fureur grisait ses traits. Près de lui, Guiderod restait impassible. Seul son regard, qui brillait sombrement, prouvait qu'il était bien de chair et de sang.

— Je ne permettrai pas un tel affront à mon autorité ! Je ne laisserai pas une poignée de nobliaux grignoter mon royaume en se croyant protégés par la distance et le sort. Bramagor m'appartient, et ce que cette terre signifie pour moi et pour mon sang la rend plus précieuse et plus rare qu'aucune autre. Bramagor m'appartient, tout comme Tzvetan est à moi. Il l'a oublié, mais le seigneur Guiderod partira dès demain afin de le lui rappeler, ainsi qu'à tous les autres rebelles. Ensuite, j'en ai fait le serment ce soir sur la tombe de mon père Natyl, Hyriance toute entière sera soumise et enfin intégrée au reste du royaume. Et nulle superstition ne viendra plus faire reculer l'armée de Ladé !

Cette fois, les courtisans frissonnèrent. Certains laissèrent échapper une exclamation mêlant surprise, angoisse et indignation, incapables de réprimer la terreur mystique qui serrait les poitrines à la seule évocation d'Hyriance. Tous gardaient en mémoire les histoires rapportées par les armées de Natyl, justifiant l'arrêt d'une conquête pourtant si bien commencée.

Des histoires qu'on se transmettait pudiquement en chuchotant, et qu'on préférait appeler légendes.

Près du roi, Guiderod sourit doucement. Son poing se serra avec jubilation sur la garde de son épée dentée. Il attendait cette occasion depuis longtemps, et s'il en avait accéléré l'arrivée en propageant de fausses nouvelles, il savait que cette mission allait lui conférer un pouvoir conséquent, puisque le roi ne pouvait quitter l'île : lui seul, Guiderod, mènerait les armées et la guerre. Il serait alors tout puissant, et Laode ne serait rien d'autre qu'une marionnette entre ses mains.

### CHAPITRE 3

(île Modar'Lach, Bramagor, Château Comtal de Puysauveur)

Les derniers feux de l'énorme étoile rouge irisait les dômes de l'antique cité de Torm, baignant les maisons basses d'une chaleur tranquille. Les rues se vidaient lentement dans le murmure apaisant des fontaines, les marchandes rangeaient leurs étals en échangeant des propos de commères tandis que les hommes savouraient d'avance la soupe du soir et la pipe de la veillée.

Du haut des murailles du château comtal, Tzvetan regardait la cité s'assoupir dans la nuit qui drapait la campagne de fraîcheur. Il avait reçu la garde de cet avant-poste du royaume de Ladé une dizaine d'années auparavant, et il savait qu'il ne trouverait jamais la force de regagner l'austérité malsaine de la Cour, après tant d'années passées à Torm. Il était possédé par cette cité fortifiée repliée sur sa tranquille prospérité agricole, juchée sur Ecnaestor, la montagne chevelue de sapins et de bouleaux dont les flancs renfermaient le tombeau du Mage à l'œil inversé, Coppenor, et de sa fille, la princesse magicienne Péririxione.

Torm, ultime place forte avant les terres inviolées d'Hyriance dont la tradition affirmait qu'elles avaient été confiées aux mages par les dieux déchus Gramolalb et Barorlalb.

Lorsqu'il tournait ses regards vers l'immense étendue de forêts qui entourait Ecnaestor, le comte Tzvetan se laissait aller à rêver aux merveilleuses chevauchées qui devaient l'y attendre, loin des projets de conquête qui tourmentaient son roi.

Tous les soirs, il laissait la nuit envelopper la cité et le château, avec son silence et ses parfums envoûtants, pour tendre l'écoute vers le monde du delà des Marches.

Et il l'attendait.

Péririxione ne répondait pas toujours à cette attente, mais lorsque cela arrivait et qu'elle s'irisait derrière lui comme ciselée dans un miroir d'eau sous les jeux de la lune, s'offrant à ses regards en souriant doucement, ses lèvres pâles chantaient leur amour.

C'était la fille du mage Coppenor. Elle était morte avec son père sur le bûcher de Torm, et son âme revenait sans fin caresser l'air de Bramagor. La première fois qu'il l'avait vue, Tzvetan avait senti son sang se figer. Refluer. Son effroi avait été si fort qu'il n'avait pu produire le moindre son, le plus petit geste. Le temps s'était interrompu, et il avait contemplé ce spectacle, certain d'avoir perdu la raison.

Cette nuit-là pourtant, ils avaient échangé un serment, et ils étaient devenus époux.

Depuis, Tzvetan savait qu'il appartenait à Hyriance, terre sacrée des mages et des chimères à laquelle Bramagor avait été arrachée. Le Royaume de Ladé n'était plus rien pour lui, hormis un ennemi terrible et sanguinaire à qui il devait la mort cruelle de celle qu'il aimait par-delà temps et matière.

Péririxione lui apparut, plus radieuse que jamais. Désormais, il *savait* son visage et son corps comme s'ils avaient été réels. Elle lui sourit, et il plongea du sien dans son regard d'argent puisqu'il ne pouvait la serrer contre lui.

— Péririxione... J'espère que tu viendrais ce soir.

— Je suis toujours là, Tzvetan, même quand tu ne peux me voir...

Il percevait sa voix plus qu'il ne l'entendait. Tout comme sa vision, c'était son âme qui recevait les tendres vibrations de la magicienne d'Hyriance.

— Sais-tu qu'une armée est en route pour Bramagor ?

— Oui... Mais cela n'a pas d'importance. Hyriance ne sera jamais plus foulée par des humains.

— Hyriance... Je voudrais tant qu'il en soit de même pour Bramagor ! Le jeune Comte Razavel m'a fait savoir avec quelle barbarie l'armée de Ladé a déjà ravagé le sud de Bramagor. Il craint pour ses terres de Puylatour, et je partage son angoisse.

— Ladé a peur, et c'est sa peur qu'elle envoie ici pour la vaincre. Viens en Hyriance avec moi, Tzvetan... Ce monde que je pleure et que tu appelles Bramagor appartient aux hommes désormais. Viens en Hyriance.

— Abandonner Torm ? Abandonner les miens ? Péridixione, je ne suis moi-même qu'un homme...

Le blanc visage de la magicienne s'effaça un instant avant de réapparaître, toujours aussi paisible et rayonnant. Sa chevelure flottait derrière elle comme un long duvet, et Tzvetan brûlait d'y enfouir son visage.

— Tzvetan...

— La peine me serre le cœur, Péridixione, parce que les joies que tu m'as apportées m'ont fait oublier que la paix n'est que de courte durée. Jamais un monde d'humains ne fut impérissable. Tout ici paraît immuable, mais la guerre l'a déjà ravagé une fois, et je serai la cause de la seconde... Tu as péri par les flammes avec ton père, et ce supplice, je dois tout tenter pour l'épargner à ceux dont j'ai la charge...

— Je prendrai garde à toi, Tzvetan. Les Mages d'Hyriance ne resteront pas indifférents et devront t'aider. Cette charge est trop lourde pour toi seul, et ceux qui sont concernés devront prendre leurs responsabilités et intervenir.

Le désespoir fit suffoquer le Comte, et il tomba à genoux. Péridixione se glissa sur lui, des larmes d'argent immatérielles apparurent dans ses yeux, afin qu'il sache qu'elle partageait son sentiment d'impuissance. Un court instant, il sentit le contact de sa main sur son front et dans ses cheveux, mais elle ne put le toucher que fugitivement.

— Ma princesse, gémit-il. Si seulement j'étais assez brave pour retourner le cours du temps et t'arracher à ton destin !

— Je connaissais mon destin, Tzvetan. Ce n'est pas ça qui importe aujourd'hui, et je ne crois pas que les dieux m'aient accordé de revenir afin d'y échapper. J'ai appris à affronter ce que je ne pouvais pas éviter, et tu devras en faire autant... Je crois que rien de ce qui nous arrive ici-bas n'est innocent, et ce n'est pas parce que le sens de nos existences nous échappe que nous devons baisser les bras. Allons, Tzvetan, profitons de ce que nous avons, et faisons de notre mieux pour que le monde continue malgré tout à tourner...

## CHAPITRE 4

*(île de Modar'Lach, Bramagor, Montegarance)*

Le sable était noirci de particules de coquillages broyés qui en rendaient le contact rugueux et coupant. La plage s'étendait en croissant de lune, et l'homme se tenait à peu près en son milieu. Les eaux, noires elles aussi, accusaient leur ressac dans un silence anormal. L'incessant mouvement de cette masse sombre donnait l'impression que la mer venait ramper sur le sable pour conquérir la terre des hommes.

Le Comte Razavel était le fils d'un chevalier ladien placé en poste ici par Natyl à l'époque des premières annexions de Bramagor par Ladé. Il était né à Puylatour, et cela le rendait taciturne, voire mélancolique. Il avait des difficultés à admettre qu'il appartenait à Bramagor, cette terre qu'on disait possédée par les esprits magiques de ses anciens habitants, et non à Ladé, dont il devait servir les intérêts.

Lorsqu'il effleurait de la paume les pierres des murailles, il se sentait gagné par un malaise qui allait grandissant à mesure qu'il vieillissait. Ses veines charriaient le sang de son père, et ce dernier l'avait élevé dans la vassalité de Ladé. Leurs terres ancestrales se trouvaient sur la petite île royale, mais lui, Razavel, ne les avait jamais foulées. Il aimait Puylatour, mais il craignait Bramagor. Il était difficile d'être pragmatique lorsque l'on vivait aux portes du royaume des Mages. Bramagor avait été arraché à Hyriance, mais ses forêts et ses montagnes, ses habitants eux-mêmes restaient imprégnés de cette ascendance. Parler de légendes et de contes pour enfants n'arrangeait rien.

Il aimait le Comte Tzvetan, il l'admirait, mais il craignait l'abîme vers lequel il les entraînait tous en défiant le roi Laode. L'armée ladienne avait déjà pénétré et conquis cette terre une fois, qu'étaient-ils pour espérer l'empêcher de recommencer alors que les anciens mages avaient échoué ?

Pourtant, il savait que ce sentiment d'écartèlement ne durerait plus longtemps, et que l'heure du choix approchait.

Derrière lui, le sable crissa sous les pas du Comte Giovann. Le vent faisait claquer son manteau sur ses larges épaules, sa barbe se mêlait à ses cheveux rouges. Il vint près de lui, et partagea sa contemplation de la mer d'Atomur. Ils gardèrent le silence un long moment, le cœur serré par la nouvelle qui avait conduit Razavel à venir se concerter avec le vieux Comte de Montegarance.

— Votre messenger doit avoir atteint Torm, à présent, Comte Giovann.

— Oui.

— Reste à espérer que le Comte sera de bon conseil.

— Tzvetan est un excellent tacticien. Par ailleurs, il dispose d'une garnison exceptionnelle. Ses hommes sont braves, et ils sont à la mesure de leur chef. Ce n'est pas pour rien si Laode l'a placé face aux Marches. Lorsque nous étions jeunes chevaliers de Ladé, Tzvetan était considéré par tous, le Roi compris, comme le plus valeureux et le plus sûr d'entre nous.

— Alors j'aimerais bien savoir comment nous avons pu en arriver là, Giovann ! grommela Razavel...

— Laode ne peut pas supporter le détachement de Bramagor. Son dépit envers Hyriance est si grand que l'indépendance grandissante de Tzvetan doit être pour lui la pire des trahisons. Cela serait arrivé, un jour ou l'autre... Nous avons un roi qui est contraint de rester sur un minuscule caillou, alors que ses conquêtes s'étendent sur des surfaces cent fois plus importantes. Convenez que nous, ses hommes liges, nous avons fini par nous croire plus proches de Tzvetan que de la couronne !

— Vous peut-être. Puylatour ne demande que la paix...



— Puylatour est une cible idéale, Razavel. Comme mon château de Montegarance, le vôtre symbolise les places-fortes à mater. Notre seul salut réside dans une opposition ouverte. Nous devons résister et nous séparer de notre allégeance à Laode, car de toute manière, il veut nous balayer pour faire un exemple, nous remplacer par des hommes plus faciles à tenir...

— Vous ne trouvez pas que vous sacrifiez bien vite notre honneur, Comte ? Mon père, et moi après lui, nous avons mis le genou en terre, fait serment d'aimer et de protéger Ladé. Aujourd'hui, l'armée de mon Roi est en marche pour tenter de démanteler tout ce dont j'ai hérité, tout ce que j'ai fait pour sa gloire... ça me rend fou ! Il me faut donc choisir entre ma fidélité au Roi Laode, et la sauvegarde des miens ?

— Vous faites erreur, Razavel. Nous n'avons pas le choix. D'ailleurs, vous avez épousé une femme du sang d'Hyriance. Doutez-vous du sort qui serait le sien si l'envoyé de Laode mettait la main sur elle ? Plus que tout autre vous serez considéré comme traître à Ladé. D'un autre côté, je ne pense pas qu'il soit encore temps de discuter sur ce sujet. Il faut que nous nous défendions. Il faut...

Ses paroles furent emportées par le vent. De toute manière, Razavel n'écoutait plus. Il avait quitté Puylatour depuis trop longtemps maintenant, et son angoisse allait grandissant, comme si un sombre pressentiment jouait avec ses viscères. Les paroles de Giovann lui rappelaient la jeune femme qu'il avait laissée là-bas, alors que le château était sur la route de Guiderod, le représentant du roi. Il décida de différer son rendez-vous avec le comte Tzvetan et de rejoindre les siens au plus vite.

Et de fait, l'immense armée de Ladé assiégeait depuis deux jours le château de Puylatour.

Dans les temps anciens, les choses étaient tellement différentes que les guerriers de l'armée de Guiderod les ayant vécues étaient mal à l'aise.

Jadis, on faisait la guerre parce que la cause en paraissait juste. Toute la chevalerie se réunissait pour prêter serment à la couronne, pour combattre les ennemis du bien et de l'honneur. La guerre, c'était un devoir social, presque un sacerdoce. On allait même jusqu'à s'organiser en batailles, et les deux armées ennemies se rencontraient dans les règles de la chevalerie, dans un jeu quasiment sacré où tout était codifié. Les morts des deux camps étaient honorés. Depuis le règne de Natyl, le père de Laode, et sa rage conquérante, la guerre était devenue bien autre chose : une série d'attaques-surprise où seuls les pillages et le sang répandu mesuraient la grandeur de la couronne.

Les canons s'acharnaient depuis plus d'une heure contre les remparts. Quelques-uns des défenseurs du château étaient munis d'engins plus petits, plus légers et plus maniables, jetant des pierres de la taille du poing, et d'arbalètes dont ils enflammaient les traits. Mais les assaillants, menés par un Guiderod déchaîné, savaient se servir de leur puissante artillerie, et eurent tôt fait d'abattre une partie des remparts pour massacrer les soldats restés en haut des courtines. Catapultes et trébuchets lançaient d'énormes blocs de plomb qui venaient s'abattre lourdement sur les murailles et leurs malheureux défenseurs.

Les survivants de la première garde se réfugièrent dans la cour et dans les corps de bâtiments pour protéger leurs vies et celles des civils dont ils avaient la charge en l'absence de Razavel. Les femmes hurlaient en serrant leurs enfants contre elles, tandis que les vieillards se perdaient en prière en cherchant les recoins où ils pourraient se cacher et sans gêner les mouvements des soldats.

Ceux-ci abandonnèrent leurs arbalètes pour sortir arcs, épées et frondes, les assaillants étant parvenus à pénétrer en masse dans la place après que leur artillerie, juchée sur les tours de siège, ait définitivement abattu murailles et portes dont les débris fumants jonchaient à présent le sol de la cour. Les hommes de Ladé se précipitaient déjà en brandissant leurs armes sur les gens de Puylatour qui s'entassaient à l'intérieur, tandis que d'autres, menés par Guiderod lui-même, tiraient dans la cour canons, bombardes et coulevrines dont ils dirigeaient le tir sur le donjon et les parties supérieures du château. L'odeur de soufre et de salpêtre qui se répandait, couvrait à

peine celle de la peur, omniprésente. En bas, dans la crypte et dans les celliers, les survivants étaient à présent muets de terreur.

Guiderod fit cesser le feu, et un silence lourd de sens recouvrit le château du Comte Razavel.

Les quelques soldats survivants furent rapidement massacrés. Les civils entassés dans la cour, attendaient les ordres de l'homme en armure noire dont le casque en forme de tête de mort semblait grimacer de plaisir, juché sur son cheval caparaçonné de pointes frontales et de lames latérales, ruisselantes de sang.

Guiderod exultait effectivement, et son visage, caché sous ce masque repoussant, était pire encore. Ses yeux glissaient sur les ruines fumantes des remparts abattus, sur les visages terrorisés des femmes et des enfants, sur ceux, haineux et dépités, des quelques hommes encore en vie, vieillards pour la plupart. Il savourait cette victoire facile, s'impatissant d'avance du jour où le même spectacle lui serait donné, au centuple, à Torm.

À cette pensée lui en vint une autre. Il était plus pressé encore de voir revenir les sbires qu'il avait envoyés quelques semaines auparavant en mission au pays des Mages. Avec leur butin.

Ses lèvres se retroussèrent. Il appela :

— Balayez-moi tout ça ! qu'il ne reste rien de vif sur ce rocher lorsque nous partirons demain matin ! Cela servira d'avertissement aux traîtres ralliés à Tzvetan !

L'un des officiers sentit une main de glace lui serrer la nuque.

— Seigneur... balbutia-t-il. Il ne reste que des civils, tous les soldats ont été abattus...

— J'ai dit qu'on les balaie ! répliqua Guiderod d'un ton tranchant.

Il se pencha sur l'encolure de sa monture et ajouta, d'une voix radoucie :

— T'opposerais-tu à mes ordres, soldat ?

Le vieux chevalier déglutit. Bien sûr, il savait qu'il n'avait pas le choix. Il chercha désespérément un soutien auprès des autres officiers, mais ils avaient tous gardé leurs visières baissées. Il se doutait que bon nombre d'entre eux n'était pas d'accord pour massacrer les gens de Puylatour, que cela était contraire aux codes de la chevalerie, mais qu'ils pensaient avant tout à épargner ce sort à leurs propres gens. Lui-même ne perdait pas de vue cette effrayante nécessité qui l'avait contraint à se joindre à cette fausse croisade.

Il baissa la tête, et Guiderod ricana.

Les soldats de Ladé s'avancèrent alors vers la petite foule terrorisée, l'épée levée pour une moisson de têtes paralysées par l'horreur. Alors que les premiers corps s'effondraient et que les condamnés suivants se mettaient à hurler devant ce spectacle, réalisant soudain tout ce que ce cauchemar avait de réel, une voix interpella Guiderod, interrompant momentanément la tuerie. L'un de ses sergents cria en traînant derrière lui une jeune femme hagarde :

— Mon Seigneur ! Mon Seigneur ! J'ai trouvé celle-ci dans une cache ménagée dans un mur. C'est la comtesse de Puylatour, je crois...

— Tiens donc... J'ignorais qu'il y en avait une...

Guiderod poussa son cheval jusqu'au couple mal assorti.

— Alors, ma belle, on se cachait ? Tu vois, ce qui est drôle, c'est que de toutes façons tu ne t'en serais pas tirée... Demain, il ne restera plus deux pierres assemblées du beau château de ton époux. Comment t'appelles-tu, toi dont le Roi Laode ne sait même pas que tu es entrée dans la famille de son vassal ?

— Allia... balbutia la fille qui ne devait pas avoir plus de vingt ans et dont le regard couleur jade démentait difficilement les origines.

— Quel charmant accent tu as là, ma toute belle ! Ainsi donc, le Comte Razavel s'est allié pour de bon aux impurs d'Hyriance...

— ...

— Tu dois l'aimer, ce château, n'est-ce pas, pour vouloir en faire ton tombeau ?

— ...

— Et ce beau pays, tu l'aimes aussi, j'en suis sûr... Tout comme ces gens... Regarde-les. Regarde comme ils ont peur, ces chiens. Ils ne comprennent même pas ce qui leur arrive. Et toi non plus. Vous n'êtes que des parasites pour le Roi, et c'est presque un plaisir que de le débarrasser de cette chienlit.

Il se tut. L'officier qui avait protesté quelques instants plus tôt sentit qu'il le regardait. Encore pénétré par l'horreur du massacre en cours, il écoutait monter en lui la crainte de quelque chose de pire, quelque atrocité dont l'idée était en train de germer dans la cervelle du seigneur au visage de mort, au point qu'il se déroba derrière l'un des pans de la muraille abattue, incapable d'empêcher ce qui allait arriver, mais se refusant à y participer.

Et en effet, les supplices auxquels furent soumis les gens de Puylatour avant de mourir furent divers et impossibles à décrire ici. Mutilations, fouet, bastonnades, rouet, crucifixion et bûchers n'en furent que les formes les moins atroces et les plus expéditives.

Quant à la belle épouse de Razavel, nul ne put savoir ce qu'il advint d'elle exactement, mais Guiderod s'en occupa personnellement, l'entraînant dans sa tente.

Lorsqu'il parvint en vue de ce qui restait de son château, quelques jours plus tard, le Comte Razavel comprit que ses hésitations et ses doutes n'avaient plus de sens. Il ne subsistait rien de ce qu'il avait laissé pour rencontrer Giovann de Montegarance et l'informer de l'avancée de l'armée de Ladé vers Torm. Rien de ce qui avait justifié sa vie et ses scrupules jusque-là.

Rien, sauf le charnier.

Il resta un long moment immobile, figé par l'horreur, alors que ses hommes exploraient les ruines en silence. Lorsque le crépuscule fit glisser sur les lieux ses feux sanguinolents, un interminable frisson le secoua, et il mit pied à terre avec l'étrange sentiment de se réveiller. Il avait une conscience aiguë de chaque partie de son corps, du relief du sol, des ombres sur les pierres abattues et fumantes. Ses hommes étaient occupés à mettre en terre les corps martyrisés, et le silence, brisé par le bruit de la terre qu'on creuse, n'en était pas moins redoutable.

Razavel s'agenouilla devant les restes d'un grand bûcher, et fut incapable de pleurer. Il avait l'impression qu'il garderait ce chagrin immense enfermé là, dans sa poitrine, oppressante, et qu'elle allait nourrir sa haine et l'empêcher de vivre à jamais.

Toute la nuit, il questionna ses hommes et chercha lui-même, mais le corps de sa femme n'était pas là. Il se doutait qu'elle avait dû être brûlée, mais curieusement c'était encore plus douloureux de ne pas être sûr. À l'aube, il caressa une dernière fois Puylatour du regard, et lui dit adieu. Il enfourcha son cheval, donna le signal à ses troupes, et reprit la route de Torm.

Alors qu'ils descendaient lentement la butte rocheuse sur laquelle se dressait quelques jours plus tôt le petit château, l'un des hommes de l'arrière-garde émit le long sifflet d'alerte. Tous stoppèrent dans un ordre parfait, et cherchèrent des yeux ce que le soldat avait vu.

En contrebas, au milieu d'un amas d'énormes blocs de pierre qui avaient dû appartenir à l'enceinte, une petite silhouette les épiait maladroitement. Voyant qu'ils regardaient dans sa direction, elle se tassa soudain et disparut derrière l'un des blocs.

— Va voir ! ordonna Razavel à l'un des soldats, d'une voix atone, une expression de lassitude et de désintérêt total sur le visage.

L'homme d'arme fit avancer prudemment son cheval vers le fossé. L'animal renâcla un peu avant d'accepter de descendre, et face aux efforts de son cavalier pour le contenir, il se cabra et battit l'air de ses sabots en hennissant de fureur et de crainte. La scène ne dura qu'un instant, mais elle eut un effet inattendu. La petite silhouette qui se cachait derrière le bloc de granit poussa un cri de frayeur et s'enfuit en courant.

— Monseigneur ! s'exclama l'un des soldats. C'est un enfant !

À sa vue, Razavel sortit de son apparente indifférence. Un enfant. Un survivant.

— Rattrapez-le, bon sang ! cria-t-il en s'élançant lui-même à la poursuite du gamin qui ne devait pas avoir plus de sept ou huit ans.

Bien vite rejoint par le premier cavalier puis par le comte, l'enfant s'arrêta de courir, pétrifié par la terreur. D'une pâleur extrême, le front profondément entaillé, il levait son petit visage hagard vers celui de ses poursuivants comme s'il se résignait, finalement, à subir le sort des autres habitants du château. Apparemment trop effrayé pour reconnaître son seigneur, il tremblait violemment en claquant des dents, et ses yeux ne restaient pas en place. Razavel l'apprendrait plus tard, lorsqu'il lui serait donné de lire dans la mémoire des dragons, que le garçonnet avait assisté à une scène similaire, ailleurs, en d'autres temps. La demeure de son père Christophel d'Irah avait été détruite par son oncle, le prince Akhéris. Sa mère avait disparu et il avait perdu conscience. En rouvrant les yeux, il s'était retrouvé ici, petit pion innocent au pied de ces ruines fumantes. D'autres ruines, qui sentaient la mort, elles aussi.

Le prenant pour l'un de ses sujets, Razavel mit pied à terre et s'accroupit devant lui. Doucement, il l'attira contre sa poitrine et le serra contre lui en le berçant.

— Il ne t'arrivera plus rien, petit. Tu es en sécurité, maintenant.

Plus tard, lorsqu'ils eurent pansé la plaie qu'il avait à la tête et réussi à le faire manger un peu, ils tentèrent de le questionner afin de savoir son nom, et s'il y avait d'autres survivants. Mais il semblait incapable de dire un mot. Razavel décida de ne pas insister et confia l'enfant à l'un de ses hommes qui l'appela arbitrairement Iwàn, du nom d'un esprit de la forêt de Bramagor, patron des enfants perdus.

\*

Dans sa progression vers le Nord, l'armée de Guiderod dégageait une aura sombre qui se retrouvait sur les visages des soldats. Le moral était au plus bas, et les hommes suivaient sans enthousiasme leurs officiers, eux-mêmes suivis par les chariots dans lesquels s'entassait le fruit des pillages, et les pièces d'artillerie.

Parfois, ils sursautaient, surpris par le craquement d'un arbre s'abattant sous le couvert, brisé par le temps, la maladie ou la hache d'un bûcheron. Un matin, ils virent un vieil Elfe – ou ce qu'ils prirent pour tel – qui les observait ouvertement depuis la rive opposée du fleuve qu'ils longeaient. Le vieillard avait une lueur amusée dans le regard, un air narquois qui les mettait mal à l'aise. Ils approchaient d'Hyriance, et les indigènes étaient de moins en moins farouches, de plus en plus sûrs d'eux et des pouvoirs de leur terre. Mais aucun des soldats de Guiderod n'osait montrer ses craintes, tant la terreur que leur inspirait leur chef suffisait à les occulter.

Ils traversèrent plusieurs villages désertés par leur population. Parfois, quelques chiens affamés erraient encore dans les ruelles de terre battue, et les pauvres bêtes se précipitaient en aboyant joyeusement entre les pattes des chevaux qui roulaient des yeux affolés derrière leurs œillères de cuir mâché. Alors, les guerriers décochaient une flèche, piquaient de la lance ou taillaient de l'épée dans les plaintes déchirantes des malheureux bâtards au poil jaune.

Lorsque l'immense armée de Ladé parvint en vue d'Ecnaestor, et que cette barrière dentelée aux sommets aigus déchirant le ciel et l'air leur bondit au visage, soldats et montures parurent s'immobiliser d'un même mouvement. Les voiles de brume que faisait naître leur souffle devant leur visage paraissaient s'accumuler en un brouillard fétide au-dessus d'eux. Guiderod leva sa lance et la pointa vers la forteresse accrochée à la vieille montagne. Ses lèvres se retroussèrent, et ses yeux jetèrent des éclairs :

— Nous ferons halte ici, fit-il de sa voix de glace à l'intention de son aide de camp. Demain, Torm sera à moi, et je boirai mon vin dans le crâne de Tzvetan...

Ils établirent donc leur campement sur la rive gelée du fleuve, non loin de la lisière de la forêt. Depuis qu'ils étaient en Bramagor, les hommes de Ladé avaient appris à se méfier des couverts et de leurs murmures. Plusieurs des leurs avaient déjà succombé à ces chuchotements végétaux qui venaient les bercer pendant leurs tours de guet, et ce que l'on avait retrouvé d'eux au petit matin avait suffi à motiver leur vigilance.

La forêt était bruissante de cris, de hululements et de brindilles qu'on écrase, mais le plus terrifiant venait probablement de ces bruits qui n'avaient rien de naturel et qu'on n'entendait pas vraiment. Ces murmures inintelligibles, un rien envoûtants, enveloppaient de torpeur les malheureux qui se laissaient aller à somnoler, captifs de ce semi-sommeil. Des silhouettes diaphanes s'ébauchaient dans la brume du soir et s'emparaient d'eux, mages suppliciés une génération plus tôt, et, plantant leurs yeux exorbités et verdâtres dans les leurs, les rendaient mortellement fous de terreur.

Guiderod restait généralement sous sa tente, et nul n'osait venir le déranger sans qu'il ne l'eût appelé. Toutes les nuits, le seigneur noir se livrait à des expériences intimes dont les échos mystérieux se répercutaient sinistrement dans l'humidité nocturne, et ses hommes se tassaient davantage sous leurs couvertures, le regard arrondi par la peur et le froid perdu dans les braises des feux qu'ils s'appliquaient à ne pas laisser mourir. Dans ces brasiers, ils revivaient inexorablement les événements de Puylatour. Les horreurs que leur maître leur avait fait commettre les mortifiaient autant que l'évidence qu'ils ne pouvaient résister à ses ordres.

Pour la plupart, si leur qualité de soldats en faisait des hommes frustrés aux manières brutales, ils restaient attachés aux anciennes valeurs des armées de Ladé, telles que les ballades les chantaient. Lorsqu'ils avaient entrepris cette marche sur Bramagor, ils pensaient simplement faire partie d'une nouvelle croisade au nom du Roi. Mais depuis qu'ils se savaient être les bras aveuglés d'un sorcier avide de sang et de pouvoir, ils finissaient par voir d'un autre œil, hélas impuissant, la cause du Comte Tzvetan et de ses compagnons. Là-bas, sur cette montagne mythique qui se teintait de rose sous les feux du soleil couchant, toute l'histoire de leur peuple, de Ladé, de la légitimité de leur Roi, de leur présence en ces lieux prenait un autre sens. Accablés, ils contemplaient les flammes crépitantes qui les protégeaient des ténèbres et du froid, sursautant à chaque nouveau ricanement obscène qui jaillissait de la tente de leur maître, et ils pleuraient sur leur liberté perdue.

Le vieil officier qui avait tenté d'intervenir pour sauver les gens de Puylatour passait lentement entre les soldats pour juger de leur état d'abattement. Lui-même se sentait à bout, décidé à ne pas participer à un nouveau massacre. Certain que son honneur s'y refuserait. Plusieurs fois, il avait tenté de mettre fin à ses jours, et lorsqu'il s'était ouvertement exposé durant les derniers raids de Guiderod sur des villages et des forteresses, aucune épée, aucun carreau ennemi n'avait su se frayer un chemin jusqu'à lui. C'était à croire que le destin lui réservait un autre sort, une autre fin. Il leva les yeux vers le mont Ecnaestor, et il le revit tel que sa mémoire l'avait conservé, en cette nuit ancienne où il avait assisté à l'immolation de la princesse Péririxione et de son père, le mage Coppenor. Il sentit sur lui l'épouvantable odeur. La voix du vieux mage maudissant Ladé résonnait toujours à ses oreilles, alors qu'il contemplant la montagne, nimbée de brume dans la nuit envahissante.

Un hurlement en spirale s'échappa un soir de la tente de Guiderod, un hurlement infâme, grotesque. Une forme noire, grosse comme une assiette, s'envola en coassant. Une ombre, une créature née des imprécations du sorcier s'éloigna rapidement vers Ecnaestor en laissant une traînée pestilentielle derrière elle.

## CHAPITRE 5

*(île de Modar'Lach, Bramagor, Puysauveur)*

— On ne peut pas dire que vous soyez loquace, remarqua Giovann, en observant le visage soucieux de son hôte.

Tzvetan soupira :

— Ce n'est pas facile de parler et de réfléchir en même temps.

— Portons un toast : À Tzvetan, et à tous ceux d'entre nous qui parviendront à survivre ! s'exclama soudain Razavel, jusqu'alors prostré à quelques mètres d'eux.

Le jeune homme leva furieusement sa coupe au-dessus de son visage endeuillé, comme un défi aux petites parcelles d'espoir qu'il savait subsister chez ses deux compagnons. Tzvetan lui prit le poignet et le força avec douceur à écarter son geste. Il connaissait son tourment, et il en partageait le poids.

— Nous vaincrons, Razavel. Il ne faut pas croire le contraire.

— Vous êtes un doux rêveur, Tzvetan ! Vous savez ce qu'ils ont déjà fait. Guiderod est invincible. Il détient une armée plus puissante que toutes celles que nous pourrions réunir, ses machines de guerre sont perfectionnées, et il est dépourvu de tout scrupule. Il n'a aucune pitié. Il vous écrasera sans mal, et avec vous ceux que les dieux vous ont confiés.

— Celui qui a des griffes et des dents n'est pas toujours le plus fort, Razavel, face à l'éternité et à la sagesse. Les dragons étaient là avant les hommes, et ils seront toujours là lorsque Ladé aura disparu depuis longtemps. Et nous aussi, nous lui survivrons, si nous ne nous laissons pas gagner par l'affolement !

— Fadaïses. Tiendriez-vous le même discours si les spectres suppliciés de Puylatour venaient à vous pour crier vengeance ?

— Je le ferais, parce que j'ai autant à perdre que n'importe lequel d'entre vous. Moi aussi je suis révolté par le massacre de Puylatour, et si ma peine ne peut pas égaler la vôtre, Razavel, leur souffrance dont je suis la cause alimente ma certitude que nous vaincrons.

— Ah ! Laissez-moi rire, seigneur Tzvetan ! Ma famille a péri là-bas, et je ne dors plus à force de me demander ce qu'elle a pu endurer avant d'être soulagée par la mort. C'est facile pour vous, de parler comme ça. Vous n'avez ni femme, ni enfant. Vous n'avez que votre garnison, et les gens de Torm. Moi, c'était mon sang, et je n'ai rien pu faire pour les sauver. Je n'ai même pas pu mourir avec eux. Mieux que vous je connais les défenses de Puylatour, la vaillance de mes hommes. Deux jours, ils n'ont tenu que deux jours ! Qu'espérez-vous faire, concrètement, pour sauver ce qu'il reste de Bramagor ?

Tzvetan devinait l'ampleur de la douleur de son vassal. Il se plongea dans la contemplation des Marches. Le vieux Comte Giovann posa la main sur l'épaule du jeune homme :

— Razavel, ce que le Comte n'ose pas vous dire, de peur que vous ne l'écoutez pas, c'est qu'il existe des puissances anciennes auxquelles il pourrait faire appel, et contre lesquelles même la bestialité de la horde de Ladé ne pourrait rien.

— Je sais parfaitement à quoi vous pensez. Mais vous n'êtes que deux fous ! Nous sommes perdus, voilà la vérité. Les légendes d'Hyriance, je les connais comme vous. On ne vit pas à Bramagor durant tant d'années sans en entendre parler, mais elles ne sont que ce qu'elles sont : des légendes, des fables, des histoires pour effrayer les enfants. Car quand bien même Hyriance aurait été ce qu'on raconte, l'époque est révolue depuis longtemps où ses sortilèges la protégeaient des agressions. Nos grands-parents ne lui ont-ils pas arraché Bramagor ? Les mages ont été brûlés vifs, et leurs prétendus pouvoirs ne les ont pas sauvés du bûcher...

— Peut-être se sont-ils sauvés par lui... murmura Tzvetan, énigmatique.

— Pourquoi Ladé n'a-t-elle jamais poursuivi sa conquête au-delà des Marches, Razavel ? demanda Giovann en forçant le jeune homme à regarder les montagnes chapeautéées de brume

qui ceinturaient Torm, au nord. Pourquoi Laode a-t-il tellement peur de Tzvetan ? Pourquoi ne peut-il, comme son père et son grand-père, quitter le sol de Ladé, si ce que l'on raconte est faux ?

— Superstition. Nous en avons suffisamment ri, tous autant que nous sommes, de cette prétendue malédiction de Coppenor ! Je suis né ici, et je n'ai jamais vu les lumières étranges, les farfadets et les lézards ailés dont parle la légende. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'on les ait vus.

— Je n'ai jamais vu la face cachée de la Lune, Razavel, et cependant elle existe bel et bien !

— N'insistez pas, Giovann, fit la voix de Tzvetan, sourde, lointaine et lasse. Razavel ne croit que ce qu'il voit, et j'ai besoin qu'il croie en nos chances de gagner. Son défaitisme nous prive de sa force, de son courage.

— Détrompez-vous, Tzvetan. Mon courage est décuplé par ma rage. Ma douleur est si vive que je mettrai du cœur à rendre la tâche difficile à Guiderod. Peut-être même parviendrais-je à l'abattre, avant de périr avec Bramagor.

— Péri-dixione ! appela doucement Tzvetan sans prêter davantage attention au Comte de Puylatour. Péri-dixione...

Giovann et Razavel échangèrent un regard interrogateur.

— Qui appelez-vous, seigneur ?

— Péri-dixione, venez à moi ce soir encore... Appelez pour moi le dragon à corne qui dort sous l'arbre qui porte votre nom... Péri-dixione, mon amour, ma dame d'Hyriance... Vos cendres font pleurer mes yeux, mais mon âme vous appelle...

Il savait que ses compagnons ne pourraient sans doute pas voir celle qu'il appelait, et ce n'était pas son but. Il espérait follement que la magicienne parviendrait à réveiller son dragon, et que celui-ci apparaîtrait à l'incrédule seigneur de Puylatour pour éveiller sa foi.

— Péri-dixione...

Le beau visage de lumière de la fille de Coppenor sourit. Ses cheveux, filaments immatériels, dansaient autour d'elle comme une robe de voile :

— Mon prince, Bromatofiel dort sur son trésor. Il ne veut pas le quitter.

— Ordonnez-le-lui, Péri-dixione... Il faut qu'il vienne et touche le front du Comte Razavel de sa corne...

— Je peux l'y contraindre. Mon ascendance sur les dragons de l'arbre Péri-dixion est toujours très forte... Comptez-vous les utiliser contre Ladé pour sauver Bramagor ?

— Je ne sais pas encore... Mais mes hommes doivent savoir qu'ils défendent Hyriance, qu'ils dépendent d'elle. Il faut qu'ils comprennent mon allégeance à vos terres...

— Je parlerai au Roi d'Hyriance. Par amour pour moi, il acceptera néanmoins que je vous amène en Hyriance pour vous sauver... Viendrez-vous ?

— Je vous ai déjà dit que ce n'était pas possible. Ma Dame, appelez le dragon à corne. Faites-le.

Elle sourit. Son image s'effaça un instant, puis réapparut, plus pâle.

— Il est en route. Lorsqu'il sera là, Tzvetan, c'est vous qui serez son maître et non votre ami. Je veux vous confier à lui, puisque vous refusez de me suivre. Pour cela, vous devrez le lier à vous en lui dévoilant votre âme. Il sera contraint de vous dévoiler la sienne. Touchez alors sa corne de votre main droite, nue, et portez-la à votre front. Il vous obéira, tant que vous ne porterez pas atteinte à Hyriance.

— Merci, Péri-dixione...

Elle sourit, et disparut.

Razavel et Giovann avaient observé la scène sans comprendre. Incapables de voir Péri-dixione, ils avaient vu leur suzerain faire des gestes et remuer les lèvres avec ferveur, sans qu'un son ne s'en échappât. Persuadés qu'il avait perdu la raison, Giovann de Montegarance secouait la tête d'un air navré tandis que Razavel se renfrognait davantage. C'est alors qu'un bruit terrible, assourdissant, comme une colossale respiration, les palpitations sanguines de quelque gigantesque animal retentirent sur toute la montagne Ecnaestor. Les soldats de la forteresse de

Torm levèrent la tête vers la lune gibbeuse. L'ombre du grand dragon s'y profilait, et ses écailles jetaient sur les murailles les reflets du bûcher qui avait vu périr le mage et sa fille.

Il descendit vers la cour du château en planant sur de vastes cercles aériens, puis il se posa devant Tzvetan dans le regard duquel il plongea ses pupilles dénuées d'iris, taillées à même le diamant qui avait été le cœur du dieu Barorlalb, père de tous les dragons.

Sous les derniers feux du soir, la peau squameuse de la terrible créature se teintait de sang, mais lorsque l'ombre du château passa sur elle, la nacre délicate de ses écailles illumina le ciel d'une aura lunaire. Ses vastes ailes semblaient ocellées comme la traîne d'un paon, mais ces yeux bleus et mauves n'étaient que le reflet anticipé des mystères nocturnes à travers la transparence membraneuse de leur chair couleur d'opale. Son long cou de cygne s'harmonisait parfaitement avec la queue serpentine. Une crête aux miroitements d'arc en ciel courait de cette extrémité caudale – s'achevant par une fourche cristalline, acérée et articulée –, jusqu'à la tête fine et allongée rappelant celle d'un hippocampe qui serait couronnée à la façon des aspics, et tirée vers l'arrière du crâne par deux excroissances évoquant de longues cornes d'ambre blanc. Cette crête dorsale était hérissée de pointes. La gueule ophidienne s'agitait dans la brise au bout de cet interminable cou faussement gracieux, impression de mouvement renforcée par les vibrisses frontales qui ondulaient lentement comme la traîne d'une méduse. Le grand corps écailleux lui-même était étonnamment musculeux, quasi félin, avec ses quatre pattes léonines ornées de serres d'aigle. Sa voix – ou plutôt les sons que la créature émettait – n'était ni harmonieuse ni dissonante. Elle ne s'apparentait à rien qu'une oreille d'homme pût identifier. Cela ressemblait à un chant, mais aussi à des pierres frottées les unes contre autres, au choc des épées contre les boucliers au cœur de la bataille, et au crépitement des flammes lorsqu'on y jette du gros sel.

Le Comte frémit. Il avait l'impression qu'une main invisible fourrageait dans son âme à la recherche d'un secret, d'un joyau caché. Il dut faire un terrible effort pour ne pas opposer de résistance à ce viol. Cela cessa d'un coup. Il battit des cils, et réalisa qu'il assistait à un spectacle prodigieux. Sur la multitude de facettes formant les yeux du dragon, autant de scènes se déroulaient devant lui. L'histoire du dragon, celle d'Hyriance elle-même lui était dévoilée. Les secrets les plus intimes de la fabuleuse bête entraient dans sa mémoire, devenaient siens. Un instant, il oublia qu'il était Tzvetan pour se croire Bromatofiel. Les scènes défilaient rapidement, mais son âme les intégrait avec une aisance étonnante.

Et soudain, il sut.

Sa vision et celle de Bromatofiel, qui était le nom que les hommes donnaient à ce dragon et non son nom véritable, ne faisaient qu'une. Ensemble, ils virent la créature invoquée par Guiderod, perchée sur l'un des merlons pour mieux les espionner. Le dragon émit un long sifflement cristallin alors que ses babines se retroussaient. Deux rubans de fumée jaillirent de ses naseaux, et une odeur âcre, soufrée, envahit la place. Craignant pour sa vie et celle de ses compagnons, Tzvetan l'apaisa en posant la main sur son museau. Il sentit ses poils griller sous l'intense chaleur du souffle de son nouvel allié, alors qu'il ne quittait pas des yeux la créature ténébreuse qui les observait toujours. Soudain, elle couina désagréablement, comme si elle ricanait, et disparut dans la nuit. Tzvetan réalisa alors la témérité de son geste, et son bras retomba le long de son corps. Il tremblait d'excitation, de jubilation et de terreur à la fois.

Le dragon inclina son long cou hérissé d'une nageoire dorsale qui lui tenait lieu de crinière, et vint placer son énorme tête chevaline à moins d'un mètre de Tzvetan. Sa corne, qui était longue comme une épée, avait un aspect nacré, et partait en spirale jusqu'à son extrémité où un éclat de cristal palpitait faiblement. Tzvetan, dans un état second, leva la main et en posa la paume sur l'œil de cristal. À peine l'eut-il touché que sa peau se trouva auréolée d'une poussière lumineuse qui tintait comme un chant immémorial. Il la porta à son front, et, aussitôt, tout son corps fut pigmenté de cette étrange substance. Un bien-être incomparable s'empara de lui. Il se sentait fort, et ses doutes disparurent avec son éternelle mélancolie. Désormais, il savait que son



corps était en accord avec ses désirs, avec ses rêves. Avec son amour pour Périxione et sa fidélité à Hyriance.

Il flatta la tête du dragon qui se frotta affectueusement contre son flanc, avec une délicatesse que l'on aurait crue impossible à semblable créature, puis il tourna les yeux vers Giovanni et Razavel.

Giovanni s'était adossé à un créneau, et ses jambes tremblaient violemment. Son visage était partagé entre terreur et fascination. Près de lui, à genoux, transfiguré par une expression extatique, Razavel contemplait le dragon et son maître sans paraître les voir.

Tzvetan sut qu'ils allaient vaincre, parce que ceux qui avaient le plus souffert acceptaient de laisser là le désespoir et le défaitisme. Ils avaient devant eux la preuve qu'il existait des puissances capables de rivaliser avec la furie destructrice de Guiderod, et si belles qu'elles seules méritaient d'être défendues par-delà la mort.

## DEUXIÈME PARTIE

### MAGIES D'HYRIANCE

*Où Einär joue plusieurs coups d'avance...*